

GEORG SIMMEL

*Philosophie de la mode*

Traduit de l'allemand par  
ARTHUR LOCHMANN



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2023

TITRE ORIGINAL  
*Philosophie der Mode*

Ce texte a paru pour la première fois dans *Moderne Zeitfragen*, Nr. 11, Berlin, Hans Landsberg (éd.), 1905. Il a ensuite été republié sous le titre “Die Mode” dans Georg Simmel, *Philosophische Kultur. Gesammelte Essays*, Leipzig, W. Klinkhardt, 1911.

En couverture: Vladimir Lebedev, *Figure suprématiste*, vers 1925. Encre et crayon sur papier. D.R.

© Éditions Allia, Paris, 2013, 2023, pour la présente traduction.

LES divers phénomènes de la vie nous apparaissent sous une forme telle, qu’en tout point de notre existence nous sentons une pluralité de forces: chacune de ces forces s’étend au-delà du phénomène lui-même, bute dans son déploiement infini sur les autres forces et convertit son potentiel en tension et en désir. Car l’homme, dès l’origine, est un être de dualité – ce qui n’entrave en rien l’unité cohérente de sa conduite, laquelle tire au contraire sa vigueur de la multiplicité de ses composantes. Dénué de cette ramification de forces primitives, un phénomène nous semblerait pauvre et vide. C’est uniquement parce que l’énergie intérieure déborde les limites de son expression perceptible que la vie voit sa réalité fragmentaire complétée par une si inépuisable richesse de possibilités. Alors seulement les phénomènes à travers lesquels elle s’exprime peuvent laisser soupçonner des forces plus profondes, des tensions plus complexes, des combats et des apaisements de plus grande ampleur que le donné immédiat n’en trahit.

Ce dualisme ne peut être décrit directement. Il ne se laisse éprouver que par l’intermédiaire

des diverses contradictions qui caractérisent notre existence, et dont il est la forme structurante ultime. La première indication en ce sens nous est fournie par notre être physiologique : il exige le mouvement aussi bien que le repos, la productivité aussi bien que la réceptivité. Ceci se prolongeant dans la vie de l'esprit, nous sommes gouvernés par l'aspiration à l'universel tout comme par le besoin d'atteindre au singulier. Quand la première œuvre à la quiétude de notre esprit, le second lui offre des occasions de se *mouvoir*. Et il n'en va pas autrement dans la vie sentimentale : dans nos rapports aux êtres comme aux choses, nous ne recherchons pas moins le paisible abandon que l'énergique affirmation de soi. On peut faire défiler toute l'histoire de la société en retraçant le combat, le compromis et les conciliations – obtenues de longue lutte et aussitôt reperdues – qui virent le jour entre la fusion avec le groupe social et le détachement individuel. L'oscillation de notre âme entre ces deux pôles peut bien trouver une incarnation philosophique dans l'antagonisme qui oppose le monisme et le dogme de l'incommensurable – c'est-à-dire de l'être-pour-soi de chaque élément du monde – lesquels peuvent bien, à leur tour, s'affronter sur un plan pratique au travers

des partis adverses que sont le socialisme et l'individualisme, c'est encore cette même et unique forme fondamentale de la dualité qui se retrouve jusqu'en biologie dans l'opposition entre hérédité et variabilité. La première est porteuse de l'universel, de l'unité, de l'égalité rassurante des formes et des contenus de la vie, tandis que la seconde correspond à l'agitation et à la diversité d'éléments isolés qui sèment le trouble chez l'individu et provoquent le passage d'un contenu de vie à un autre. Dans leurs domaines respectifs, toutes les formes de vie qui revêtent quelque importance dans l'histoire de notre espèce ne sont rien d'autre que différentes manières de concilier notre intérêt pour la durée, l'unité et l'égalité d'une part, avec celui que nous portons au changement, au particulier et à l'exceptionnel d'autre part.

Dans bon nombre des expressions sociales de cette opposition, un des deux pôles est constitué par la tendance psychologique à l'*imitation*. L'imitation peut être caractérisée comme un trait psychologique héréditaire par lequel s'opère le passage de la vie de groupe à la vie individuelle. Le premier de ses attraits est de rendre possible une conduite efficiente et sensée même là où l'individu n'engage rien de sa personnalité ni de sa créativité. On pourrait dire

qu'elle est l'enfant née de l'union de la pensée active avec la pensée distraite. Elle procure à l'individu l'apaisement de ne pas être seul dans l'action, et lui permet de s'élever au-dessus de l'ensemble des expériences accumulées de telle ou telle pratique comme on prend pied sur de solides fondations, de sorte que l'exercice actuel de cette activité se trouve déchargé de la difficulté de s'assumer lui-même. Quand nous imitons, non seulement nous confions aux autres le soin de fournir l'énergie productrice, mais nous nous défaussons également sur eux de la responsabilité de nos actes ; l'individu se libère ainsi du supplice du choix et fait apparaître son acte comme une création purement collective, un simple réceptacle de contenus sociaux. En tant que principe, l'instinct d'imitation est caractéristique d'un certain degré de développement où le souhait d'une activité personnelle et efficace est certes déjà formé, mais où fait encore défaut l'aptitude à en définir les contenus individuels. L'étape suivante est celle qui voit l'*avenir* – et non plus seulement ce qui fut donné, hérité, transmis – intervenir dans la détermination du penser, de l'agir et du ressentir. L'être téléologique est l'antipode de l'être imitatif. C'est ainsi que dans tous les phénomènes où elle joue un rôle constitutif,

l'imitation correspond à l'*une* des orientations fondamentales de notre être, celle-là qui trouve son accomplissement dans la fusion des individus dans la communauté et qui affirme ce qui reste stable dans le changement. Là où, à l'inverse, est recherché le changement dans ce qui reste stable, la différenciation individuelle, le fait de se détacher de la communauté, c'est alors l'imitation qui représente le principe de négativité inhibiteur. Et c'est précisément parce que le désir de persévérer dans ce qui est donné, d'être et d'agir exactement comme les autres, est l'ennemi irréconciliable du désir de progresser vers des formes de vie nouvelles et individuelles, que la vie en société ressemble à une arène où les deux tendances s'affrontent pied à pied, que les institutions d'une société donnée apparaissent comme les conciliations – jamais durables – dans lesquelles cet antagonisme toujours à l'œuvre a pris la forme d'une coopération.

Par là se trouvent circonscrites les conditions d'existence de notre objet en tant que phénomène récurrent dans toute l'histoire de notre espèce. La mode est l'imitation d'un modèle donné, et ce faisant elle répond au besoin qu'a l'individu d'être soutenu par la société, elle le met sur la voie que tous suivent, elle

fait de chaque comportement individuel un simple exemple de l'universel qu'elle impose. Mais elle ne comble pas moins le besoin de différence, l'aspiration à la distinction, au changement, au détachement. Cette aspiration parvient à ses fins grâce à la variation des contenus qui confère à la mode d'aujourd'hui sa singularité par rapport à celles d'hier et de demain. Cependant elle y parvient de manière plus efficace encore grâce au fait que les modes sont toujours propres à des classes sociales : les modes de la classe la plus élevée se différencient de celles de la classe inférieure, et elles sont abandonnées sitôt que la classe inférieure commence à se les approprier. Ainsi la mode n'est-elle rien d'autre que l'une des nombreuses formes de vie à travers lesquelles se trouvent réunies dans une unité d'action la tendance à l'égalisation sociale d'une part et la tendance à la différenciation individuelle et à la variation d'autre part. Si l'on interroge l'histoire de la mode (dont jusqu'à présent seuls les *contenus* ont été étudiés) quant à son influence sur la forme du processus sociétal, elle apparaîtrait alors comme l'histoire de la tentative pour concilier au mieux la satisfaction de ces deux tendances opposées avec la culture telle qu'elle est donnée à un moment de l'Histoire, chez

les individus et dans la société. Les différents traits psychologiques que nous observons chez elle relèvent de l'essence même de la mode.

Elle est, comme je le disais, un produit de la division de classes et se comporte comme de nombreux autres faits sociaux, au premier rang desquels l'honneur, dont la double fonction est de former un groupe d'appartenance qui associe des individus en même temps qu'il en exclut d'autres. Le cadre d'un tableau qui caractérise l'œuvre d'art comme une entité autonome, comme un monde défini pour lui-même, agit simultanément à l'égard du dehors en coupant toute relation à l'espace environnant, et l'énergie que dégagent ces toiles, malgré son unité, ne peut s'exprimer autrement qu'en distinguant ses effets internes de ses effets externes. De même, l'honneur tire son caractère et surtout ses droits moraux (droits très souvent perçus comme des abus par les personnes se trouvant à l'extérieur de la classe considérée) de ce que l'individu, en défendant son propre honneur, représente et préserve également celui de son groupe d'appartenance et de sa condition sociale. La mode est donc à la fois l'expression du lien qui rattache l'individu à ceux qui partagent sa situation, de l'unité d'un groupe qu'elle définit, mais aussi, et du même coup,